Dans l'œuvre de Brassens, les vieillards sont drus et verts comme feuille en avril, boivent sec et leurs mains, au passage des jupons, ignorent tout de la maladie de Parkinson. Il n'en demeure pas moins que le vieillissement de l'être est l'un des grands thèmes mélancoliques de la poésie universelle. Ce bât a tout naturellement blessé Brassens à l'occasion de son cinquante cinquième anniversaire. Mais notre homme n'est pas homme à se lamenter, et surtout pas sur son propre sort. **TROMPE-LA-MORT** est une souriante leçon d'optimisme et de vigueur qui va bien au-delà du classique " tant qu'y a de la vie, y a de l'espoir ". De l'espoir, il n'y a que cela, et du pied de nez au temps qui court, dans ces couplets où l'ironie ne manque pas de courage. Malgré " *Cette neige à foison — Qui coiffe (sa) toison* ", Brassens, à l'image du veau d'or, est toujours debout. " *C'est pas la veille Bon Dieu — De (ses) adieux!* ". Et il le prouve à chacun des sillons — riches en graines — de ce douzième disque.

C'est d'ailleurs par un frais souvenir de jeunesse que notre " Trompe-la-mort " enchaîne, en égrenant pour nous une rafale de **RICOCHETS** tout au long d'une Seine où subsistaient encore des bateaux-lavoirs et que ne cernaient pas des autoberges. A l'ombre d'Apollinaire, Brassens nous distille une de ces amourettes qui lui sont aussi familières qu'elles sont éloignées de la passion sauvage. On ne sanglote pas, chez Georges. On pleure, mais certes pas toute la vie. " *J'en pleurai pas mal — Le flot lacrymal — Me fit la quinzaine...* " Rimbaud l'affirmait : " On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans... ". Et pas davantage à dix-huit ans, surenchérit Brassens.

Dans la querelle des anciens et des modernes, Brassens a toujours pris le parti des premiers. Empressons-nous d'ajouter qu'il n'est pas le seul à se proclamer " moyenâgeux " sur bien des points et que beaucoup, comme lui, préfèrent Notre-Dame à l'usine à gaz du Musée Beaubourg. **TEMPÊTE DANS UN BÉNITIER** est une charge comique — voire " hénaurme ", ô Flaubert! — à propos des réformes plus ou moins heureuses d'un clergé titillé par la tarentule de l'avant-garde. Lorsque, sur scène, notre plaisant " traditionnaliste " entonne son " *Sans le latin, sans le latin — La messe nous emmerde!* " les gens d'église peuvent se poser bien des questions devant les réactions d'un public hilare et devenu soudainement gourmand d' " oremus "...

On a souvent parlé des " anciens combattants " de Mai 68. Comment ne pas songer à eux en voyant défiler ces jeunes gens sur **LE BOULEVARD DU TEMPS QUI PASSE,** un boulevard qui ressemble fort au nommé Saint-Michel? Il y a, en cette chanson, tout le désenchantement de la jeunesse folle remplacée par celle — non moins folle — des autres. Un clou chasse l'autre? Ici, c'est un pavé qui chasse l'autre. Et ces vers vous poignent un peu le cœur, qui soupirent " *Que l'été de la Saint-Martin — N'est pas loin du temps des Cerises* ".

Verlaine a écrit " La Bonne Chanson ", Brassens lui répond par une chanson bonne, et cette chanson toute de bonté s'appelle tout bonnement **MODESTE.** Cela se chante sur un air de Provence et notre Modeste a les traits mêmes du César de Marcel Pagnol. Vous avez reconnu Raimu, gueulard mais du pastis à l'âme, et du soleil par-dessus le tout. Méridional, le secret Brassens sait tout de la discrétion des Méridionaux. Cette vertu passe par-dessus la tête des Parisiens. Les gens de Sète s'identifieront à ce Modeste dont Georges dit avec une vraie tendresse : " *Selon lui, mettre en plein soleil — Son cœur ou son cul, c'est pareil* ". Les gens d'ailleurs, eux, trouveront que ce Modeste là ne peut pas ne pas avoir de moustaches...

Les croyants ont toujours tenté de s'annexer peu ou prou le non-croyant Brassens. Vu de leur lorgnette, ils n'ont pas tort, s'ils sont encore pétris de charité chrétienne. Cette vertu, Brassens la pratique tout au long des couplets, que nous pensons majestueux, de son **DON JUAN.** Il y lâche la bride à son amour des bêtes, des femmes et des hommes, y distribue les indulgences comme s'il en pleuvait. La verdeur, parfois, du langage, tempère par pudeur ce que ce Don Juan pourrait montrer d'un peu trop " brave ", comme on dit dans le Midi. Elle seule empêche — Dieu merci — cette chanson de tourner au cantique pur et simple, et les anges de reprendre en chœur des vers tels que ceux-là : " *Gloire au flic qui barrait le passage aux autos — Pour laisser traverser les chats de Léautaud...* ".

Dans **LES CASSEUSES,** Brassens met enfin en scène ce dont il prive à dessein les malheureux gendarmes d' " Hécatombe ". La farce exige que les attributs en question passent de mauvais quarts d'heure aux mains des dames, particulièrement celles de la famille : " *Qaund elle passe en revue les zouaves — Ma sœur est câline et suave* ". Régal d'humour que cette feinte commisération qu'emploie Georges pour parler de toutes ces choses qu'il est de bon ton de taire, paraît-il!...

Qu'elles soient d'antan ou d'aujourd'hui, les amours, chez Georges Brassens, sont peintes sur fond de tristesse, attachées à une roue de loterie dénuée le plus souvent de bon numéro. A ce jeu de hasard, le poète constate une fois de plus que **CUPIDON S'EN FOUT.** Cela ne va pas sans un sourire en coin mais aussi une réelle mélancolie. " *On effeuilla vingt fois la marguerite — Elle tomba vingt fois sur pas du tout* ", n'est-ce pas la version Brassens, à savoir le tragique en moins, du " Il n'y a pas d'amour heureux " d'Aragon?

L'écœurant abandon des chiens et des chats, ce lamentable fait-divers des départs en vacances arrache à notre ami juré du merveilleux monde animal le cri de colère de **MONTÉLIMAR.** Sur ce chapitre, Brassens se veut sans nuance aucune, qui souhaite aux criminels du mois d'août " *Que leur auto — Bute presto — Contre un poteau* ". On entend d'ici Kikou et Criquet, les siamois de Georges, applaudir leur bon maître des quatre pattes.

Tout, ici bas, n'est plus que plastique, stuc et staff. Au temps du vin sans raisin, le héros de cette **HISTOIRE DE FAUSSAIRE** pénètre sans étonnement dans le royaume du toc. Les petits chemins n'y sentent plus la noisette mais le colorant. L'énumération que fait Brassens de toutes les faussetés du décor de notre vie est aussi réjouissante que grinçante. Mais, comme toujours chez lui, le noir n'est jamais absolu, une fleur pousse toujours dans le désert et toujours sonne " *Une heure — Authentique de vrai bonheur* ". Due, une fois n'est pas coutume à ce faux — cela va de soi — jeton de Cupidon.

Champion de toutes catégories de l'individu, Brassens redoute l'écume des foules. Souvenons-nous de " La Tondue ", de " L'Auvergnat " et autres œuvres où il loue celui qui ne crie pas haro sur le baudet. Le curé de **LA MESSE AU PENDU** est, d'évidence, son frère de cœur puisqu'il " *Rugit à travers les stalles — Mort à toute peine de mort* ". Le Saint-François d'Assises de Georges ne l'est pas de la Cour du même nom. Pitoyable envers les oiseaux comme auprès des gibiers de potence, c'est en latin, n'en doutons pas, que ce " cureton " chante la grand-messe de la générosité.

Ce n'est pas d'hier que les cocus ont la faveur de Brassens ou excitent sa verve. Il ne se lasse pas de faire le tour de leur infortune. Cette fois, c'est aux flagorneurs de maris, aux imitateurs de son **LÈCHE-COCU** qu'il s'intéresse et dédie ses brocards. Grand lecteur de Courteline, Brassens s'amuse une fois de plus à se pencher sur le petit monde des folies bourgeoises de l'alcôve et nous fait rire de ce pauvre lèche-cocu qui " *Se prosternait cornes au cul — Devant ses éventuelles victimes* ".

S'il est des " pacifistes bêlants ", Brassens n'est pas de ceux-là. Pacifiste, certes, mais du genre à dent dure, il ne ménage guère **LES PATRIOTES,** oppose gaillardement ceux qui font la guerre à ceux qui font l'amour et ne cache pas, on le soupçonnait un peu, sa préférence au seconds. " *Au monument aux morts, chacun rêve d'avoir son nom* " signe-t-il au bas de ce monument de dérision, de cet écho aux " Deux Oncles " et à " Mourir pour des idées ". Il ne s'agit pas de répétition mais de fidélité à une ligne de conduite. Ses amis connus et inconnus savent que parler de Brassens et de fidélité équivaut à un pléonasme.

Notre admiration personnelle — partagée par quelques-uns — pour les textes de Brassens est grande. Elle devient sans bornes quant il s'agit de celui de **MÉLANIE,** proche parent par l'écriture des meilleurs contes de La Fontaine. " Mélanie ", si elle n'avait, hélas, d'aussi mauvaises habitudes, pourrait être apprise et récitée par les enfants des écoles, à titre d'exemple de langue et de versification. Cela dit sans la moindre ombre de plaisanterie. Des rimes comme celles où la " salle de garde " se marie à l'enjambement de " car de ", où " Pâques " joue avec " ne me dites pas que " sont d'absolus enchantements pour l'oreille d'un amateur de prosodie. Il est possible que n'échoie " *Aux culs bénits de cette manière — Aucune espèce de salut...* ". En revanche, chanson de carabins ou pas, " Mélanie ", répétons-le, mérite, pour la forme et l'esprit un tout autre coup de chapeau, celui de la Poésie Française.

René FALLET